

Chaleureuse rencontre

André Girard, membre de l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ)¹

Un écrivain rencontre des participantes et participants pour leur parler de ses livres et de ses lectures. C'était le 24 novembre dernier au Centre Alpha de La Baie : récit d'une belle soirée d'échanges.

C'est arrivé en septembre 1997, au Salon du livre de Jonquière. C'était tranquille, ça ne se bousculait pas trop fort dans les allées pour venir se faire dédicacer un livre de recettes, et encore moins un roman. Pas grave, je me disais, c'est dans l'ordre des choses. On n'en est quand même pas à son premier salon ; c'est terrible, mais on finit par s'habituer. Car finalement, ce qui compte réellement, c'est d'être présent au kiosque, c'est d'être là lorsque tôt ou tard se présentera le lecteur, la lectrice.

J'étais parti dans ma brume industrialo-littéraire depuis un bon moment, lorsque cette lectrice en question est venue se planter tout juste devant moi. Comme une divine apparition : Nathalie Giroux, du Centre Alpha de La Baie. Discussion autour de la littérature en général, et sur mon dernier roman en particulier. Un peu normal, l'histoire se passant à La Baie. Et puis, de fil en aiguille à tricoter, on s'est mis à discourir sur l'importance de la lecture. L'accord fut total.

Mais entre nous, on n'aurait pu imaginer le contraire. Et elle est très futée, la Nathalie Giroux : elle oriente alors subtilement la discussion sur la nécessaire présence d'un organisme comme le Centre Alpha dans notre ville industrielle, elle en rajoute même sur l'importance d'un réseau qui trouve racine un peu partout, à la grandeur du Québec. Cela dit, est-ce que moi, romancier, je serais intéressé à venir rencontrer ses élèves pour leur parler de mes livres, de mes lectures ? Évidemment, Nathalie, avec plaisir, je ne demande que ça.



Le 24 novembre, nous étions peut-être une vingtaine dans une grande salle de l'église Saint-Edouard, secteur Port-Alfred, très belle église néo-gothique située à deux pas de la Stone-Consol devenue depuis peu l'Abitibi-Consol. C'était un lundi soir. Et quelle belle soirée tu m'as permis de vivre, Nathalie. D'une rare intensité, comme si nous nous étions tous connus depuis toujours. Parler tout simplement de mes premières lectures, de la bibliothèque municipale de mon enfance, celle qui m'a ouvert les portes du monde, revenir sur Tintin, Bob Morane, Obélix et Astérix, sur les journaux qu'on lit au début avec grande difficulté, sur ces journaux qu'on fait plus tard semblant de lire pour mieux observer les autres, et tout ça à l'ombre de cette usine de pâte et papier qui a vu, à une certaine époque, les filles et les fils d'ouvriers venir livrer sur l'heure du midi la boîte à lunch du père.

Nathalie, nous en avons ri un bon coup, tes élèves, quelques membres du conseil d'administration, Roxane Minier, toi et moi. Quelle belle soirée, vous m'avez tous permis de vivre. Ce n'était pas très compliqué, et le courant passait tout naturellement. En fait, tous ensemble, nous nous sommes appliqués à apprivoiser les mots, à dédramatiser l'acte de lecture. Car selon moi, il est là le problème, dans la sacralisation du livre.

Sacristie ! nous prenions un plaisir fou à imaginer la scène ! Je m'installe le plus confortablement possible chez Dunkin' Donuts, je me plonge dans les gros titres du journal, posé à l'endroit si possible, histoire de connaître aujourd'hui un mot de plus, peut-être même deux ; je vais faire un tour à la bibliothèque municipale le plus souvent possible, pour m'y sentir chaque jour de mieux en mieux. Et puis quoi ! C'est pas vrai ! je ne resterai pas figé comme une statue et pour la vie devant tous ces livres, parce que j'ai seulement l'impression dans ma tête que ce n'est pas pour moi. Je vais m'approprier cette cathédrale de mots, ou du moins une petite partie, celle où je me sens vraiment bien. J'irai me perdre dans la section de mon choix, et puis, si vous n'êtes pas contents,

là-bas, je vous dirai que la BD, c'est aussi pour les adultes. La preuve, on l'étudie à l'université, la BD. Et puis aussi, les livres avec des illustrations, c'est fait pour être regardé ; on n'est pas obligé de lire tous les mots. Quelqu'un a déjà dit qu'une image valait mille mots, et il a bien raison.

Quelle belle soirée ! Je n'oublierai jamais, tellement était chaude et belle la complicité. Et lorsque Denis est venu me lire un petit mot signé par tous les élèves, il était mon frère, et il savait déjà toute l'estime que j'avais pour lui. Et tu sais aussi le respect que vous m'inspirez tous pour le travail essentiel que vous faites en équipe au Centre Alpha de La Baie, pour le soutien, l'espoir, toute la chaleur que vous savez donner à vos élèves. Et je crois comprendre qu'ils et qu'elles vous le rendent bien.

Alors Nathalie, sœur des mots et lectrice plus que futée, si j'avais un message à lancer à tous ceux et celles qui œuvrent à la grandeur du Québec dans les groupes populaires en alphabétisation, ce serait de ne pas se gêner, de lancer carrément un appel à l'UNEQ et à tous les écrivains, histoire de les impliquer dans votre démarche plus que louable. Ils occupent l'ensemble du territoire, il y en a dans toutes les régions, hommes et femmes, connus ou pas connus, et je sais que plusieurs ne demandent qu'à s'impliquer dans leur collectivité locale, ne demandent qu'à vous donner un petit ou un grand coup de main.

Permettons-nous de rêver un brin : peut-être même que l'UNEQ pourrait développer un programme national strictement dédié aux groupes d'alphabétisation. Car lorsqu'une fille comme Manon et un gars comme Denis se mettent à lire, à écrire, ils entraînent toute une ville dans leur démarche.

1. Professeur de littérature au CEGEP de Chicoutimi, membre de l'Union des écrivains et écrivaines québécois (UNEQ), a déjà publié *Deux semaines en septembre* (Montréal, Quinze, 1991 ; Montréal, Québec-Loisirs, 1991), Prix Robert-Cliche 1991 et *Orchestra* (Montréal, VLB éditeur, 1994) Prix du CRSPB Saguenay-Lac-Saint-Jean 1994.